

FAIR PLAY
PRÉSENTE

Fils de

UN FILM DE CARLOS ABASCAL PEIRÓ

SORTIE LE 3 SEPTEMBRE 2025

2025
FRANCE
COULEUR
FORMAT : 2:35 - 5.1
DURÉE : 1h45

DISTRIBUTION
AD VITAM
71, rue de la Fontaine au Roi
75011 Paris
01 55 28 97 00
films@advitamdistribution.com

RELATIONS PRESSE
Marie Queysanne
41, rue Planchet
75020 Paris
01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / presse@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable
sur advitamdistribution.com

AD VITAM

Synopsis

Une semaine après la présidentielle, la France cherche toujours son Premier Ministre. Nino, jeune attaché parlementaire ambitieux, est missionné pour convaincre son père, Lionel Perrin d'accepter le poste. Mais cet éternel perdant a coupé les ponts avec la politique... et son fils. Nino se retrouve embarqué dans une course effrénée où tous les coups sont permis. Il a 24h pour sauver sa carrière, son couple et si possible l'avenir de la France !

Entretien avec Carlos Abascal Peiró

D’où provient votre goût enthousiaste pour la satire politique, les tonalités et genres mêlés, tels que la farce, le récit initiatique ou la comédie romantique ?

De mon enfance ! J’ai grandi en Espagne, où, à l’heure de la sieste, tout un patrimoine romanesque passait à la télévision et se tenait à la portée de tous. J’ai ainsi cultivé un goût certain pour le cinéma et la littérature d’aventures. J’aimais les histoires de pirates, les romans d’Emilio Salgari, les westerns américains et italiens, Burt Lancaster et Grégory Peck ; la dextérité qui se dégageait de ces récits épiques, autant que le panache et l’ironie manifeste de certains personnages face à l’adversité. Qui disait aventures disait rebondissements multiples, trahisons, apprentissage, romance, et j’aimais toutes ces facettes réunies dans un même type de récit. Par la suite, je suis devenu journaliste, correspondant à Paris pour l’Agence de Presse Espagnole, puis je suis entré à la FE-MIS pour y étudier la réalisation. À l’époque, j’étais porté par une cinéphilie universitaire et « aspirationnelle » - cela passait par Claire Denis, Mike Leigh ou José Luis Guerín – mais, lorsque je me suis lancé dans l’écriture de scénarios, je suis re-

venu spontanément vers les intérêts spécifiques de mes jeunes années.

Vos courts-métrages mettaient déjà en scène des situations de crise dans lesquels sphère publique et sphère intime interfèrent...

Je suis très imprégné de mes années de pratique journalistique et j’ai toujours été un grand lecteur de journaux. Mes parents sont fonctionnaires, ils appartiennent à la classe moyenne et vivent dans un pays où le taux de participation électorale est très fort. Cet engagement de mes concitoyens m’a marqué, et le fait d’être concerné par ce qui se passe dans le monde me constitue. En outre, notre classe sociale a été très impactée par la crise de 2008, et, lorsque l’histoire vous touche de près, elle cesse d’être abstraite ou lointaine. Par ailleurs, je me connais une conscience politique, mais cela ne m’empêche pas d’être lâche, surtout lorsque je me compare à mes parents, qui exercent des métiers aussi dignes qu’enseignant et médecin. Je me suis dit, dès lors, que, si je devais consacrer ma vie à faire des films, la moindre des choses serait qu’ils soient en interaction avec ce qui se passe dans le monde.

Comment s’est écrit ce scénario, et comment avez-vous dessiné vos nombreux personnages, au centre desquels Nino, cet ambitieux maladroit en quête de reconnaissance paternelle ?

Nino, c’est un peu moi – pour le clin d’œil, « Niño » en espagnol signifie « enfant » et j’ai toujours vécu le désir de films comme une manière aussi pathétique que légitime de prolonger l’enfance. J’aime beaucoup la comédie italienne et espagnole des années soixante et soixante-dix, leurs personnages déclassés et maladroits, dont le goût exacerbé de la parole cache souvent des blessures, leur incapacité à exister pleinement, à être adultes. Pour *Fils de*, j’avais envie d’un « coming of age » filial, professionnel et romantique, dont l’action tienne en quarante-huit heures. Le fait de privilégier un récit condensé dans un laps de temps restreint permettait de souligner le retard des personnages sur le plan concret et spirituel. Une fois que j’avais agrégé tous les personnages autour de Nino et imaginé les situations qui impliquent chacun, j’ai pris conscience qu’il s’agissait d’une tragédie filiale !

Dans votre court-métrage *Jupiter !*, votre personnage tuait sa mère d'un point de vue symbolique. Dans *Fils de*, Nino peine à tuer le père...

Nino fait tout pour se démarquer de son père, mais il adhère à sa pensée et finit par lui emboîter le pas. Il ne tue pas le père, il le devient ! Je suis le fils d'un couple né sous le franquisme. Mes parents ont connu un gouffre politique où les gens à suivre ou à combattre étaient très identifiés. Lorsque j'écrivais le scénario j'avais le sentiment que nous souffrions d'un déficit d'incarnation dans la façon d'exister au monde idéologiquement alors que les combats n'ont pas beaucoup changé. Nino, qui appartient à la génération LinkedIn, traverse cette crise. C'est dit dans les dialogues : on peut avoir des idées aujourd'hui, mais les vivre devient (parfois) difficile. Cela dit, peut-être de moins en moins, vu l'actualité récente...

Vous décrivez le monde politique et celui des médias comme deux univers aussi impitoyables l'un que l'autre...

Le fait d'avoir été journaliste m'a permis d'explorer ces deux arènes de la parole - mon sport préféré. J'ai choisi de les investir en utilisant les codes du film d'aventures, même si mes personnages n'utilisent que des simulacres d'armes. Ils agissent de manière pathétique, comme moi, qui ne sais même pas conduire ! Ce schéma d'aventures est donc rapporté à mon échelle, et à celui du monde politique, que je connais bien. Pour écrire le personnage de Malka, j'ai recyclé des anecdotes du journaliste que j'étais, et je l'ai même habillée

comme moi. Elle aussi va vivre un apprentissage en quarante-huit heures. Tous les personnages du film sont affreusement imparfaits, ce qui me paraît, par ailleurs, très politique : en tant que citoyen, j'ai peur d'un élu qui se dit parfait ou aspire à l'irréprochabilité. Je préfère des femmes et des hommes politiques qui se trompent, qui changent d'avis de temps en temps et qui n'ont pas peur de dire « pardon, j'ai fait une erreur ». En politique comme dans le journalisme, les individus sont constamment confrontés à des choix moraux. Ce sont des secteurs implacables. Je crois au romantisme du journalisme que les Américains savent si bien traiter et que j'aimerais voir plus souvent représenté dans le cinéma européen, mais je me suis assigné une sorte de mission pendant l'écriture : il fallait que je me montre davantage acerbe ou critique vis-à-vis des discours et des univers dont je me sentais plus proche. J'ai l'intuition que la moquerie devient politiquement utile lorsqu'elle vise nos convictions.

Le fait de tourner un film de fiction où il est question de politique est aussi pour moi une manière de rappeler que cette classe nous appartient et qu'on doit l'investir. Je crois aux institutions, à la force du geste électoral. En outre, j'avais à cœur que cette histoire se tienne à Bruxelles, car je suis un Européen convaincu.

La figure présidentielle plane tout au long du récit, mais n'est jamais incarnée, à la manière d'un dieu. Pourquoi ?

En Espagne, notre système diffère de celui de la France. Ce no man's land entre l'élection d'un

président et le moment où il nomme son premier ministre est, pour moi, étonnant. Je perçois cette période comme une phase où tout est permis. Et je m'interroge : qui fait la politique ? Paradoxalement, évacuer le président évitait tout jeu de ressemblances et permettait de rendre le film plus « réel ». Et puis, je suis travaillé par la question de l'héritage chrétien sur nos vies. Ce président, inconsciemment, relève peut-être d'un dieu absent !

Vos péripéties incessantes donnent à sentir la question de l'accélération dans le monde moderne. Cela participe à détraquer les corps, et inspire Nino dans son discours face caméra...

Je suis moi-même quelqu'un qui va vite, parle vite, fait trois choses à la fois, peine à se reposer... D'où le fait qu'à certains moments, le récit devait reprendre son souffle, comme dans la séquence en Bretagne, par exemple. Par ailleurs, j'ai un côté naïf et romantique, et assume que mes films aient leur moment lyrique. Cela participe aussi du film d'aventures ! Les élans aussi lyriques que maladroits de Nino lui permettent de mieux montrer ses failles. À côté, Perrin est un personnage premier degré dans un monde qui fonctionne au deuxième. Nino, lorsqu'il prend sa place lors de la scène du théâtre, lui emprunte le premier degré et évidemment une certaine notion du ridicule. Le courage et la vertu se situent probablement à quelques millimètres du ridicule, le deuxième ou troisième degré étant des endroits plus confortables et finalement plus inoffensifs politiquement. J'ai le sentiment que le pouvoir méprise le premier degré, or, c'est un mode d'expression à investir, me semble-t-il !

Comment écrivez-vous vos dialogues ?

Je crois que sur cette question, je bénéficie d'une chance insolite : le fait d'être étranger me permet de réinventer la langue (parfois malgré moi), car je ne prends pas la même route pour arriver au même endroit. Parfois j'écris des scènes à partir d'une idée de réplique, c'est souvent dans ce sens que j'avance.

J'adore le cinéma dialogué, antinaturaliste. J'aime que les dialogues soient à la fois crus et littéraires, et qu'ils sonnent vrai. Travailler avec de grands comédiens vous autorise aussi à écrire pareils dialogues.

Comment avez-vous constitué votre troupe pour ce film ?

J'ai toujours été fasciné par les acteurs et leur conscience de leur corps, je me disais : voilà des gens qui savent ouvrir une porte et exister de manière générale mieux que quiconque. Avant mon arrivée en France, en post-ado en quête de distinction, j'avais commencé une liste réunissant des comédiens que j'aimais et je voulais voir davantage au cinéma. À l'époque, je voulais être français - ou plutôt tout sauf espagnol ! Francis Leplay ou Nathalie Richard étaient dans ma liste, par exemple. Plus tard, alors que je tournais mes courts-métrages, j'ai pu les contacter. Constance Demontoy, qui m'a aussi aidé avec le casting de *Fils de*, m'avait présenté Émilie Gavois-Kahn, cette actrice dotée d'une impressionnante présence et qui apparaît dans presque tous mes films. Nous avons constitué ainsi une troupe hétérogène d'acteurs venus de la télé, du cinéma ou du théâtre, que j'ai aimé retrouver de court en court, puis pour

mon premier long-métrage. Ils ont ici été rejoints par Karin Viard, François Cluzet ou Alex Lutz, qui ont accepté, malgré leur notoriété, de jouer le jeu de ce film choral et ont tous été de vrais alliés pour moi. Quant à Jean Chevalier (Nino), j'ai su pendant l'écriture que c'était lui, je l'avais repéré au théâtre et j'aimais sa vulnérabilité toute particulière, qui lui permet, à mes yeux, de tout jouer ; il peut agir de manière atroce tout en suscitant de l'adhésion.

L'ensemble du casting est constitué de virtuoses capables de plonger très vite dans ce tourbillon dialogué, d'interpréter des personnages avec pache, pour peu de séquences, parfois. Les diriger toutes et tous fut une chance et un sacré défi pour moi.

Comment avez-vous pensé cette mise en scène agile, virevoltante, qui investit la profondeur de champ et toutes sortes de dimensions des sous-sols au toit, en passant par des monte-charges ou des coffres ?

Je pense la mise en scène avec la gourmandise d'un enfant face à une grande boîte à outils, porté également par la conviction qu'un réalisateur a la responsabilité presque morale de montrer au spectateur qu'il s'est cassé la tête pour lui offrir des idées. À mesure que les prises avancent, je perds ma faculté de langage et m'exprime en onomatopées : « paf », « zoom », « boum » devient mon vocabulaire. Sur le plateau, je suis heureux et très connecté aux comédiens, en restant proche de la caméra et privilégiant leur circulation, d'où, sans doute le découpage foisonnant, les plans-séquences, les travellings, soit autant de manières de sillonner l'espace, dans lesquelles j'embarque mes acteurs et techniciens - le chef machino et le

chef-opérateur sont, à mes yeux, des comédiens puisqu'ils jouent au rythme du casting.

La caméra devait rendre compte de la détresse fébrile des personnages, souvent en retard au sens littéral mais aussi spirituel. J'ai privilégié les plans séquences notamment dans les scènes entre Nino et Malka, comme pour souligner que leur lien (et peut-être l'amour à mes yeux) est d'abord une conversation partagée, puis, lorsque leur relation semble perdre pied, le champ-contre-champ revient. La logique inverse s'applique au duo Nino-Perrin, qui ne partagent presque jamais le même cadre.

J'assume les mises en scène visibles. J'aime qu'on sente un geste pleinement investi et que, dans ce film en tout cas, il relève du baroque, d'une fête, une fête frénétique et dégénérée où l'humain se dévoile.

Je précise que tout cela a été rendu possible grâce au travail de mes amis. *Fils de* est le premier film de Fair Play, la société de production que nous avons cofondée avec deux anciens camarades de la FEMIS, dont Gaétane Rieusset, qui a porté sur ses épaules la fabrication de ce premier film avec une toute petite structure artisanale.

Comment avez-vous travaillé au montage ?

Avant d'écrire, adolescent, j'aimais cadrer et monter, avec des caméras DV et des logiciels pirates. J'écris et tourne donc en pensant déjà à une idée particulière de montage : les ponctuations, la circulation, les inserts. Ensuite, j'ai besoin d'avoir les rushes, les mâcher, monter et remonter, tout partager avec Gabrielle Stemmer, une complice, la monteuse du film et de la plupart de mes court-métrages, jusqu'à la fin du processus.

Et le travail de la lumière et des couleurs ?

C'est la première fois que je travaille avec Noé Bach. Noé a su s'adapter à une quantité de contraintes : tourner vite, à 360 degrés, parfois sans couper entre les prises.

Nous avons utilisé de la fumée pour gagner en densité dans l'image. J'avais envie qu'on sente l'image transpirer comme les peaux, et souhaitais rendre hommage au Hollywood des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, avant l'arrivée des super-héros - à mes yeux, l'âge d'or de l'entertainment adulte et de la grande classe moyenne, le cinéma qui passait à la télé alors que je grandissais. Cette période était aussi la référence pour les couleurs vives et poisseuses qui imprègnent le film.

Comment avez-vous bâti votre bande-son ?

J'ai un rapport sentimental à la plupart des morceaux du film. J'ai grandi dans un quartier populaire en Espagne. Chez moi on écoutait du jazz, de la pop italienne ; chez mes amis, j'ai découvert Julio Iglesias et j'ai adoré. Utiliser ses chansons est un hommage aux mères de mes amis qui me préparaient les sandwiches au saucisson auxquels je n'avais pas droit à la maison !

J'ai aussi travaillé avec le compositeur Frédéric Alvarez. Je lui ai fait écouter des BO de Dave Grusin, Gianni Ferrio, Herb Alpert..., toutes dotées d'une sensualité ludique et kitsch très 80's. Je suis content d'avoir donné une place au saxo, c'est la baleine bleue des BO, une espèce menacée. La trompette a un air martial, un souffle épique que je vénère.

Nous avons également joué avec des déclinaisons de *L'Ode à la joie* de Beethoven, qui s'imposait dans ce film européen dans l'âme.

Pourquoi ce titre, ponctué par un point final au générique de fin ?

Lorsque j'étais étudiant en journalisme, j'avais fait mon mémoire sur les typos dans la presse magazine. J'entretiens un goût particulier, parfois fétichiste, avec la typographie, et notamment avec le point. J'aime la finition, probablement car j'en ai besoin. Quant à « Fils de », cette expression française, qui renvoie au népotisme, mais évoque aussi l'injure « fils de pute », m'interpelle. Il faut vivre pour pouvoir faire sauter ce point, ou alors, il faut décider où le placer sur sa trajectoire existentielle. On est « fils de » ses parents, d'une classe sociale, un territoire, un club de foot, un certain nombre d'auteurs, des idées, films, chansons ; il y a des filiations imposées et d'autres choisies. La politique devrait servir à garantir que tout le monde puisse avoir droit aux deuxièmes.

Carlos Abascal Peiró

Biographie

Né en 1991 en Espagne, Carlos Abascal Peiró fait des études de lettres et devient journaliste. Il travaille pour plusieurs médias espagnols à Madrid puis à Paris avant d'intégrer le département réalisation de la Fémis où il réalise trois courts métrages primés dans divers festivals et diffusés sur France TV et ARTE dont *Jupiter!* et *Opération Finot*. *Fils de* est son premier long métrage.



Liste artistique

Nino Granell	Jean CHEVALIER
Lionel Perrin	François CLUZET
Anne Chalamont	Karin VIARD
Patrick Schuffenecker	Alex LUTZ
Francine Bonenfant	Emilie GAVOIS KAHN
Charles Daumage	Olivier BROCHE
Malka Lopez	Sawsan ABÈS
Pikel	Marc ZINGA
Isabelle Barrère	Nathalie RICHARD
Ravelstein	Vincent GRASS
PHB	Benoit STRULUS
Guy	Francis LEPLAY
Nathalie Robinet	Guilaine LONDEZ
Fritz	Fred BLIN
Marie Aimée Llamas	Saadia BENTAÏEB
Jérôme Robinet	Marc SUSINI

Liste technique

Ecrit et réalisé par

Produit par

Directrice de casting

Directeur de la photographie

Montage

Supervision musicale

Directrice de production

Scripte

Assistante à la réalisation

Cheffe opératrice son

Chef décorateur

Cheffe costumière

Cheffes maquilleuses

Chefs coiffeurs

Coordinatrice de post-production

Monteuse son

Mixeur

Compositeur

Production

En coproduction avec

Distribution

Vente internationales

Carlos ABASCAL PEIRO

Gaétane RIEUSSET

Constance DEMONTOY

Noé BACH

Gabrielle STEMMER

Noodles – Steve BOUYER

Monica TAVERNA

Pierre CAZEAUX

Lucie WAGNER

Laura CHELFI

Jérémy DUCHIER

Marité COUTARD

Amélie BOUILLY-GARNIER, Vesna PEBORDE

Stéphane MALHEU, Gérald PORTENART

Christine DUCHIER

Valérie LE DOCTE

Thomas GAUDER

Frédéric ALVAREZ

FAIR PLAY

UMEDIA, GOODFELLAS, FRANCE 3 CINÉMA

AD VITAM

GOODFELLAS